

Persistance du culte phallique en France.

PAR

M. le P^r Raphaël Blanchard,

*Membre de l'Académie de Médecine,
Président de la Société française d'Histoire de la Médecine.*

L'intéressante communication de M. le D^r A. Marie à la précédente séance a été suivie d'une discussion sur la persistance du culte phallique dans certaines contrées de France, ou plutôt sur l'existence de certains usages religieux ou traditionnels pouvant être interprétés comme une modification de ce culte. J'ai annoncé alors que je présenterais aujourd'hui des documents très peu connus, qui se rapportent à cette même question. Je viens exécuter ma promesse.

Au hameau de Genetay, commune de Saint-Martin de Boscherville, non loin de Rouen, se trouve une ancienne ferme du xiii^e siècle. D'après l'abbé Cochet, cette ferme avait été une maison de Templiers, dépendant de la commanderie de Sainte-Vaubourg; peut-être était-ce plus simplement une infirmerie dépendant de l'abbaye de Saint-Georges de Boscherville.

« Dans un enclos planté de pommiers, qui entoure la ferme, se trouve la célèbre chapelle de saint Gorgon (en Normandie, on prononce Gourgon), car ce saint est

le patron de toute cette région où il est l'objet d'un pèlerinage qui a eu lieu le 9 septembre... Gorgon ou Gorgonius était un intendant des offices du palais à Nicomédie, qui, sous Dioclétien, subit le martyre... La petite chapelle normande de saint Gourgon date du xvi^e siècle; on y voit la statue du saint portant un costume de chevalier et tenant un oiseau à la main... Les religieux bénissaient ce dimanche-là un pain qui y est présenté en grande cérémonie, accompagné d'instruments par un grand concours de jeunes gens, ce qui occasionne beaucoup de dissipation, danses et yvrogneries dans la paroisse de Montigny... On mangeait à la Saint-Gourgon force dindons (1). »

L'auteur que nous venons de citer passe sous silence, sans doute pour raisons de bienséance, le trait le plus caractéristique du pèlerinage de Saint-Gorgon; il fait une simple allusion à la dissipation qui suivait les exercices religieux. L'intérêt de la vérité historique nous commande moins de réserve. Pour faire comprendre en quoi consistaient les saturnales auxquelles on se livrait à l'entour de la chapelle, il nous suffira de présenter le dessin des figurines que chaque pèlerin ne manquait pas d'acheter et qui se portaient suspendues au corsage ou à l'habit. Inaugurée sous un tel patronage, la petite fête ne devait pas manquer de saveur et d'entrain...

Les deux figurines dont je présente les dessins sont conservées dans les musées de Rouen. Elles sont en verre blanc, rehaussé de rouge au gland, aux mamelons et aux pommettes, de brun sépia aux poils du pubis et de noir aux sourcils et aux yeux. Au sommet de la tête est soudé un anneau de verre, par laquelle ce singulier insigne pouvait être porté, comme il a été

(1) *Les environs de Rouen*. Rouen, Augé, 1890; cf. p. 197, article *Plateau de Roumarre*, par G. Dubosc.

dit, au moyen d'un ruban vert, orné d'un petit nœud rouge.

La première de ces figurines (fig. 1) se trouve dans les collections de l'Ecole de médecine de Rouen; elle est haute de 40 mm.; les bras, mal soudés, se sont détachés.



Fig. 1. — Figurine du musée de l'Ecole de médecine de Rouen. Grandeur naturelle.



Fig. 2. — Figurine du Musée des antiquités de Rouen. Grandeur naturelle.

Aucun renseignement n'accompagne cette pièce, dont la date d'entrée dans la collection ne saurait être précisée.

La seconde (fig. 2) est au Musée des antiquités; elle est intacte et mesure 43 mm. de hauteur. Elle est accompagnée d'une étiquette ainsi libellée : « Insigne que l'on rapportait de l'assemblée de Saint-Gorgon, près Rouen. Encore en usage au commencement du

xix^e siècle. Don de M. Née, colonel en retraite, au Genétais, près Saint-Georges. »

Le Musée de Cluny possède également dans ses réserves une figurine toute semblable ; elle est intacte, sauf l'amputation accidentelle du gland, et mesure 35 mm. de hauteur. Je dois à la grande amabilité de M. Haraucourt, directeur du Musée, d'avoir pu examiner ce rare spécimen ; la date d'entrée et la provenance sont inconnues ; la signification du personnage était ignorée.

Je ne sache pas qu'il existe en quelque autre collection publique des figurines de ce genre, mais il est vraisemblable qu'on en verra quelque jour apparaître. En effet, M. de Vesly, professeur à l'Ecole des beaux-arts de Rouen, chercheur avisé et collectionneur de goût, a possédé toute une collection de plombs et de « petits saint Gorgon » en verre, dont il s'est défait, voilà quelques années. Soit dit en passant, aucune de ces pièces ne représentait rien de pathologique.

Les documents que je viens de faire connaître et qui, je crois, étaient demeurés inédits jusqu'à ce jour, autant que peuvent être inédites des pièces de musée, même cachées aux regards du public, comme le sont celles-ci, mettent donc hors de doute que, jusqu'au cours du xix^e siècle, le culte phallique a survécu aux environs de Rouen, sous les auspices de saint Gorgon ; comme toutes les survivances du paganisme, il s'était fondu dans les pratiques religieuses du catholicisme, mais affectait néanmoins, comme en témoignent les figurines représentées ci-dessus, une impudeur et une lubricité vraiment exceptionnelles. Sous l'influence du clergé, ces pratiques se sont éteintes progressivement dans la première moitié du xix^e siècle : les « saint Gorgon » n'ont plus été mis en vente, le pèlerinage, autrefois très fréquenté, a perdu son caractère obscène et, cet attrait faisant défaut, c'est à peine s'il est suivi maintenant

par quelques fidèles, qui ne savent plus rien des pratiques passées.



M. le Dr F. Dévé, professeur suppléant à l'Ecole de médecine de Rouen, m'a fait connaître des pratiques non moins curieuses qui, fort anciennes, ont persisté jusque de nos jours.

A cinq kilomètres de Rouen, sur la route de Neufchâtel, se voit une modeste maison, portant le n° 112 ; au-dessus de la porte, une image en bois de sainte Véronique. Cette maison a été construite sur l'emplacement d'une chapelle dédiée à sainte Véronique ou « sainte Vénisse » et ayant servi de léproserie ; quand l'Hôtel-Dieu de Rouen fut fondé, sous Louis XIV, la léproserie fut supprimée et la chapelle démolie : elle existait encore en 1643, à l'époque où Grisel publia le poème dont il va être question ci-dessous, mais avait disparu au commencement du xviii^e siècle.

Le 11 février de chaque année, la chapelle devenait le centre d'un pèlerinage très fréquenté par les jeunes gens qui désiraient se marier ; ils en rapportaient des pains d'une forme spéciale, dans lesquels ils plantaient des branches de houx cueillies sur la route. Cette coutume a été célébrée par Hercule Grisel dans son poème latin sur les fastes de Rouen (1) :

(1) *Herculis GRISSELLI Pastorum rothomagensium, Trimestre hybernium*. Ad nobilissimum clarissimumque dominum D. Maignart de Bernieres, in supræma parisiensi curia consiliarium. Lutetiae, apud Gervasium Alliot, 1643. — *Les fastes de Rouen*, poème latin par Hercule GRISSEL, prêtre rouennais du xviii^e siècle, publié avec une étude littéraire et des notes historiques et bibliographiques par F. BOUSQUET. Rouen, imprimerie de Henry Boissel, 1870 (Société des bibliophiles normands). — Cf. p. 31, vers 207-214 ; p. 98, notes et 57 ; notes et additions, p. 19. — F. Bousquet, auteur de la réédition, était professeur de seconde au lycée de Rouen ; il est mort en 1903.

*Urbe procul parvo colitur VERONICA templo
Illuc de populo maxima turba fluit.
Optatus et honestus amans duxisse puellas
Thuricremis inter gestit et esse sacris.
Inde per auritos ramalia perovia panes,
Ex aqui quae foliis diripuerunt (1) ferunt.
Illud mane quidem; serotina ludite, Martis
Lux ista est, carnis crastina finis erit.*

Dans les *Acta Sanctorum* (2), l'hagiographe belge Godefroy Henschen, dit Henschenius, a mentionné cette coutume. Il fait observer que le nom de Véronique s'abrège souvent en Vénique ou Vénise, puis continue :

« Ainsi, en Normandie, à un mille de Rouen, dans la direction de Dieppe ou d'Amiens, on voit le long de la route royale la chapelle de Sainte-Vénise, près du village appelé vulgairement le Boisguillaume... »

« Sainte-Vénise est invoquée en ce village contre toute sorte de pertes de sang ; sa fête s'y célèbre avec un grand concours de peuple la veille des Cendres, pendant les réjouissances du carnaval (*in bacchanalibus*)... On sait que sainte Véronique avait été guérie d'un flux de sang par Notre Seigneur (3). »

L'ancienne coutume dont il vient d'être question est aujourd'hui disparue, mais elle s'est maintenue jusqu'à une époque récente et nombreuses sont encore les personnes qui ont pris part au pèlerinage de sainte Venise ou qui en ont été témoins. La fête avait changé de date, dans la suite des temps : elle se tenait en avril. On en rapportait le « pain de sainte Venise », dit

(1) Il faut lire « *quae ex aquifoliis diripuerunt* ». Ce vers renferme une tmesse, licence poétique assez rare, mais dont les classiques, et Virgile lui-même, offrent des exemples.

(2) Les deux volumes relatifs aux saints dont la fête est célébrée en février sont de 1658.

(3) Cf *Semaine religieuse du diocèse de Rouen*, n° 52, p. 1237, samedi 26 février 1870.

encore « pain à oreilles ». C'était un pain en forme de ciseaux, dans l'un des trous ou « oreilles » duquel on passait une branche de houx. En réalité, ce n'était autre chose qu'un pain en forme de phallus et de scrotum, la place occupée par les deux testicules ayant été percée par la suite, d'où l'apparence de ciseaux.

Après avoir constaté d'aussi évidentes survivances du culte phallique jusqu'à notre époque, on ne saurait être surpris de rencontrer des pratiques analogues à une date plus éloignée de nous. Le Musée des antiqui-

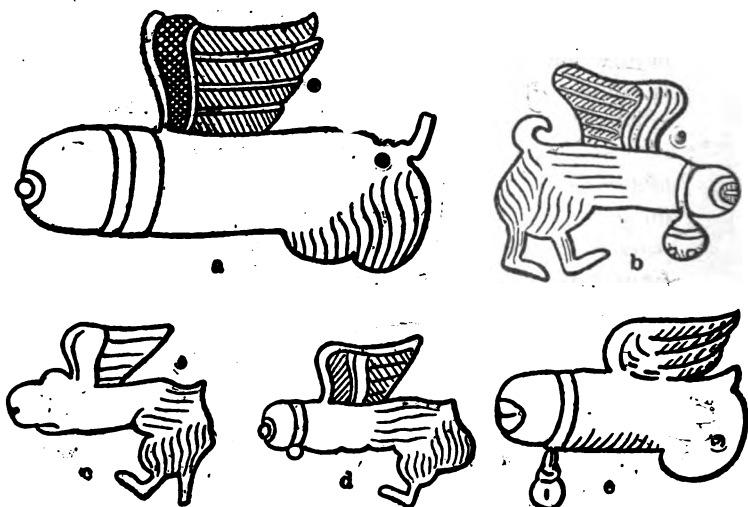


Fig. 3. — Amulettes phalliques en plomb, trouvées dans la Seine à Rouen et appartenant au Musée des antiquités de Rouen. Grandeur naturelle.

tés de Rouen possède encore des pièces fort instructives à cet égard. Il s'agit de plombs trouvés à Rouen dans la Seine, lors de dragages effectués à la hauteur de la Mi-Voie, près Bon-Secours, à quelques centai-

nes de mètres en amont du pont du chemin de fer : ils ont été donnés au Musée par M. Billard, antiquaire. Je dois à M. G. Fouju, mon collègue à la Société des traditions populaires, d'avoir connu leur existence.

Je représente ces objets en grandeur naturelle (fig. 3). Parmi eux se trouve également une figurine en plomb, de signification assez obscure et que l'on peut interpréter soit comme un cul-de-jatte armé d'un énorme phallus, soit comme un mendiant dont la jambe droite serait amputée ou repliée sous la cuisse (fig. 4).



Le Musée d'ethnographie du Trocadéro possède une belle série de ces figurines ; elles ont été trouvées aussi dans la Seine, à Rouen. C'est donc un lot de même provenance que celui du Musée de Rouen ; les figurines sont en effet, sinon identiques, du moins bien certainement de même facture et de la même époque. Celle-ci se trouve indiquée

Fig. 4. — Figurine en plomb, de même provenance. Grandeur naturelle.

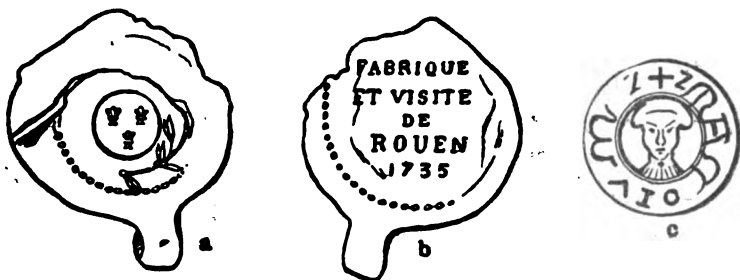


Fig. 5. — Médailles en plomb trouvées dans la Seine à Rouen et appartenant au Musée d'ethnographie du Trocadéro. Grandeur naturelle.

par une médaille, également en plomb, qui fut draguée avec les figurines et qui porte la date de 1735 (fig. 5). Les curieux objets qui nous occupent, et auxquels nous allons attribuer tout à l'heure une signifi-

cation religieuse, étaient encore d'un usage courant dans la première moitié du XVIII^e siècle. Qu'ils aient été d'origine beaucoup plus ancienne et que même ils dérivent en ligne droite de l'antiquité latine, il nous sera facile également de l'établir.

Les figures 6 et 7 représentent ces différents objets en grandeur naturelle ; il est donc superflu d'en donner une description détaillée. Ce sont des phallus d'une allure singulière, simulant des oiseaux aux ailes relevées, pourvus d'une courte queue et ayant les deux pattes terminées par des pieds humains ; beaucoup

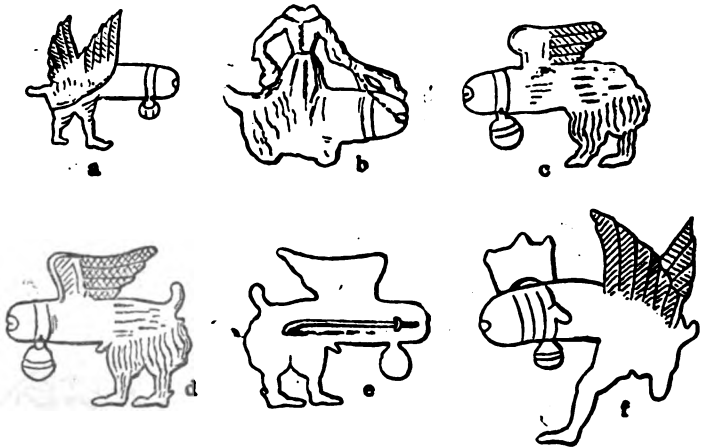


Fig. 6. — Amulettes phalliques en plomb trouvées dans la Seine, à Rouen, et appartenant au Musée d'ethnographie du Trocadéro. Grandeur naturelle. — *e*, même pièce que *d*, mais retournée pour montrer son montage en broche.

d'ailleurs sont mutilés, une patte ou toutes les deux étant brisées plus ou moins proche de la base. Les pattes portent parfois un ergot ; on peut voir aussi un pénis à leur base. Le gland est souvent entouré d'une ceinture portant un gros grelot. Les ailes peuvent faire défaut : à leur place on distingue nettement une femme à califourchon sur le phallus, qu'elle conduit à sa guise

au moyen de rênes passées autour du gland (fig. 6, b). D'autres fois encore, les ailes persistent et en avant d'elles le phallus est surmonté d'une masse mutilée dont l'interprétation est peu facile, à moins qu'il ne faille y voir également une femme à cheval (fig. 6, f; fig. 7, b).

Ces curieuses amulettes se portaient suspendues aux vêtements. Un certain nombre sont montées en broche, à leur face postérieure mais sans charnière à la base

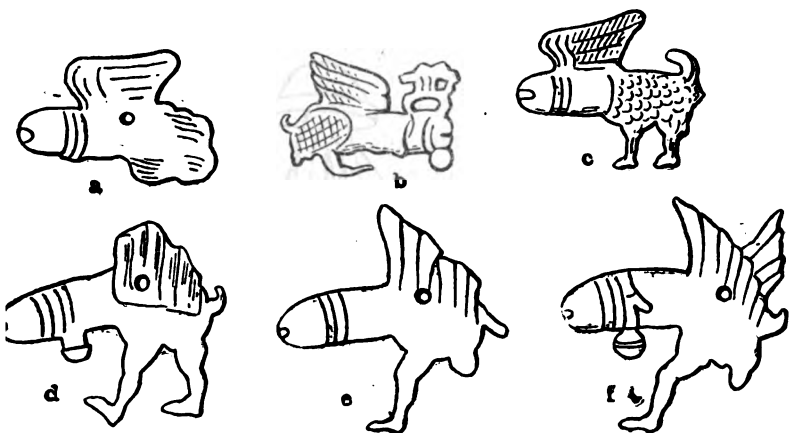


Fig. 7. — Autres amulettes de même provenance. Grandeur naturelle.

de l'aiguille (fig. 6, e) ; d'autres sont percées d'un trou, par lequel on enfilait un ruban ou une ficelle (fig. 7 a, d, e, f).

Ce ne sont point là les seules amulettes en plomb qu'on ait retirées de la Seine, à Rouen ; il en est d'autres encore que nous devons signaler. Pendant l'Exposition Universelle de 1889, on pouvait voir au Musée des traditions populaires (palais du Trocadéro) une série de 24 pièces exposées par M. Feuarent. Elles figuraient à côté de médailles de pèlerinage et consis-

taient en 21 phallus longs de 10 à 50 mm., quelques-uns avec des pieds, d'autres avec des ailes, 2 vulves ayant l'apparence de pèlerins (fig. 8, a, c) et une pendeloque formée de trois verges accolées, sans trace de testicules (fig. 8, b).

Les plombs de pèlerinage affectaient donc des formes assez variées; on en jugera mieux encore tout à l'heure. Quel pouvait être l'usage de pareils objets?

L'église Notre-Dame de Bon-Secours, qui domine

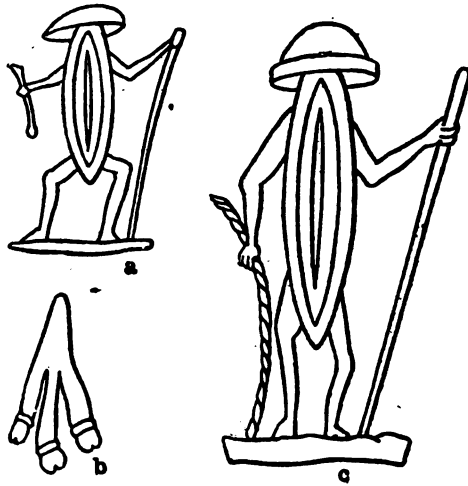


Fig. 8. — Amulettes phallique et vulvaires ayant figuré à l'Exposition Universelle de 1889. Collection Feuardent. Grandeur naturelle.

une colline proche de Rouen, est, depuis une époque très ancienne, un lieu de pèlerinage. C'est, paraît-il, en traversant la Seine à la Mi-Voie que les pèlerins jetaient dans le fleuve ces plombs curieux (fig. 3), comme une sorte de sacrifice au fleuve (1). L'origine religieuse de ces figurines est certaine, mais leur symbo-

(1) Communication orale de M. de Vesly à M. le Dr Dévé.

lisme reste obscur. Il est du moins apparent qu'on ne doit pas les considérer comme des ex-voto destinés à servir d'offrande à un saint capable de guérir les affections de l'organe représenté.



Forgeais, qui a décrit un grand nombre de plombs trouvés dans la Seine, à Paris, n'en mentionne aucun qui représente des organes génitaux ; il a écarté de parti-pris tous ceux de ce genre, à cause de leur apparence obscène. Pourtant, il rassembla un grand nombre de semblables pièces, dont il fit don au Musée de Cluny, en janvier 1860. Elles sont inscrites au *Catalogue* de ce Musée (1), mais ne figurent plus dans les collections, l'ancien directeur, M. du Sommerard, ayant résolu de s'en défaire à cause de leur caractère indécent ; le directeur actuel, M. Haraucourt, m'informe qu'on en a perdu la trace.

Le catalogue manuscrit, dont il a eu l'amabilité de me donner communication, contient une énumération détaillée de ces objets malheureusement disparus (pages 11-13). Ils y sont inscrits sous les numéros 237 à 294 et consistent par conséquent en 58 pièces distinctes. Les 4 premières (nos 237 à 240) sont du même type qu'à Rouen : ce sont des broches ou fibules représentant, la première une femme montée sur un phallus, les trois autres un phallus ailé. Toutes les autres sont des médailles ayant une croix au revers et variant quant à l'avvers. Pour les 27 premières (nos 241 à 267), l'avvers représente un phallus simple, d'aspect varié, et

(1) *Catalogue du Musée de Cluny*, 1881; cf. pp. 654-667, nos 8258-10040 : Fouilles de la Seine. Collection de plombs historiques recueillis à Paris, dans le lit du fleuve, lors des travaux exécutés par le service des ponts et chaussées, entre les années 1848 et 1860. Voir spécialement le n° 9344.

plus rarement un phallus ailé ou un double phallus. Pour les 27 dernières (n°s 268 à 294), l'avvers montre une vulve ou la « contre-partie du phallus », comme dit le catalogue par euphémisme.

On ne sait rien quant à la date où ces objets étaient en usage, non plus que de leur destination. Leur caractère religieux est du moins mis en évidence par la croix qui orne l'une des faces des médailles.



Voici enfin l'image de trois plombs trouvés dans la Meuse à Verdun (fig. 9) ; ils appartiennent à la collection Pierre Dony et figuraient au Musée des traditions populaires (palais du Trocadéro), lors de l'Exposition

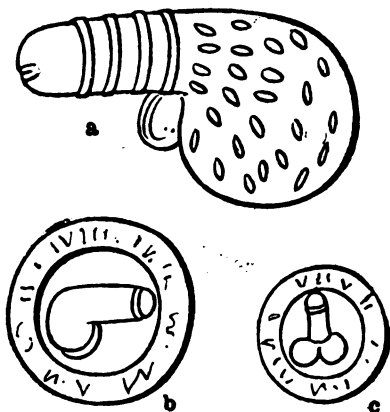


Fig. 9. — Amulette et médailles phalliques trouvées dans la Meuse à Verdun et ayant figuré à l'Exposition Universelle de 1889. Collection Pierre Dony. Grandeur naturelle.

Universelle de 1889. Le premier représente une verge entourée de bandelettes et accompagnée de deux testicules ; celui de gauche est beaucoup plus volumineux que l'autre, comme s'il était le siège d'une orchite ou

d'une varicocèle ; je pense donc qu'il représente effectivement une maladie vénérienne (1).

Quant aux deux autres, ce sont des médailles représentant l'organe génital mâle : le bord semble porter une légende illisible ; elles sont identiques ou très semblables à celles que Forgeais a retirées de la Seine à Paris et dont il vient d'être question.



Je crois avoir suffisamment établi le caractère religieux des divers objets décrits plus haut et avoir amplement démontré que, jusqu'à une époque toute récente, on pouvait retrouver en France des usages qui dérivait en droite ligne du culte phallique, tel que le pratiquait le paganisme. Il ne me reste plus qu'à prouver que les figurines, fibules et médailles ci-dessus étudiées ne sont elles-mêmes qu'une longue persistance, qu'une imitation plus ou moins fidèle d'objets similaires dont se paraient les femmes romaines.

Chacun sait que celles-ci portaient des ornements phalliques, par exemple des colliers de phallus ; ces représentations de l'organe génital mâle se faisaient en diverses substances, notamment en bronze. Voici (fig. 10) la copie exacte d'une amulette phallique, en bronze, de l'époque romaine ; elle figure dans les collections du Musée d'ethnographie sous le n° 28.423 ; cela servait de porte-bonheur et garantissait à celle qui s'en parait une heureuse fécondité. Cette pièce est très remarquable : elle a les ailes et le grelot qui se voient sur un si grand nombre de nos figurines modernes. A la vérité, on peut se demander si l'objet qui est suspendu à l'un des pénis et que nos fabricants des xvii^e et

(1) R. Blanchard. Les maladies vénériennes dans l'art. *Bulletin de la Soc. française d'histoire de la médecine*, II, pp. 433-473, 1903 ; cf. p. 469.

xviii^e siècles ont interprété comme un grelot, ne serait pas plutôt un poids, emblème d'une érection vigoureuse et soutenue.

On peut voir au Musée secret de Naples un certain nombre d'amulettes phalliques trouvées à Pompei ; elles sont du même ordre que celle-là. On y peut voir aussi une très importante collection de camées, dont un grand nombre représentent des phallus, sous toutes les formes possibles : les phallus ailés, les phallus soute-

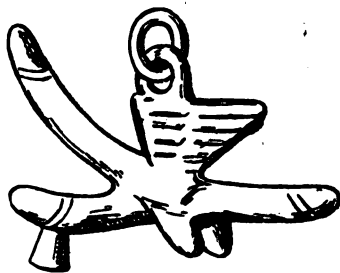


Fig. 10. — Amulette phallique en bronze, de l'époque romaine, appartenant au Musée d'ethnographie du Trocadéro. Grandeur naturelle.

nant des poids, les phallus portant des femmes à califourchon sont parmi les pièces les plus communes. Ces pièces ont été moulées et des reproductions en verre diversement coloré s'achètent facilement à Naples.

Telle est la source antique à laquelle les fabricants des amulettes religieuses étudiées plus haut ont puisé leur inspiration (1). C'est là aussi que Kaulbach a

(1) On objectera peut-être que les fabricants de médailles en plomb des xviii^e et xviii^e siècles et des époques antérieures n'avaient point connaissance des amulettes phalliques de l'antiquité romaine. Mais des amulettes de ce genre, bien que fabriquées en Italie, ont été apportées dans la Gaule par les légions romaines ou par les administrateurs venus de Rome et résidant dans le pays conquis. Le Musée de Rouen possède une belle pendeloque en bronze, qui rentre dans cette catégorie ; elle a été trouvée par

trouvé l'idée première de sa fameuse gravure, *la Vénditrice d'uccelli*. C'est là encore que F. Rops a pu trouver des modèles pour certaines de ses compositions les plus suggestives. *Nil novi sub sole*.

l'abbé Cochet, en 1856, dans des fouilles exécutées à Saint-Martin en Campagne ; on en trouverait bien d'autres dans les divers Musées de France. D'ailleurs, on peut voir déjà des gravures représentant des phallus ailés dans les plus anciens ouvrages sur les antiquités romaines ; tel est le cas, notamment pour les œuvres du célèbre antiquaire italien G. P. Bellori (1615-1696).